

2009

ÊTRE UN JOUR MISS FRANCE

by ERKAN

- Bonjour, doctor Zakowsky, bienvenue chez les vivants.

La voix sèche et froide de Clara, avec cette pointe d'accent de l'est comme les méchants russes dans les films hollywoodiens des années 60. Zoltan n'avait jamais aimé la voix de Clara. Il trouvait qu'elle ne lui allait pas.

Clara était une bonne assistante. Efficace et sûre. Une bonne amante aussi, avec un corps tout en rondeurs divines qu'elle se faisait une joie de lui donner *en silence*, quand il en avait envie, pour l'amour de la science et de lui. Surtout de la science ? Oui, OK, surtout. Probablement. Et alors ?

C'était juste sa voix qui n'allait pas.

- Doctor ?

Zoltan grimaça. Il avait pourtant expressément demandé à être réveillé sur du Debussy ! Sac à papier ! Clara l'avait habitué à mieux. D'habitude, elle n'était pas si sotte ! Était-ce donc si difficile de respecter des instructions pourtant simples ?

Enfin, il ne la tancerait pas. Pas trop. Pas cette fois.

Car l'expérience était un succès. C'était fantastique. Il avait réussi !

Ré. U. Ssi !

Il était vivant, à priori en pleine forme. Selon les termes du protocole, quarante-huit heures venaient de s'écouler pendant lesquelles il avait été cliniquement mort, plongé dans un caisson de cryogénisation. Hors du monde et préservé. Son cœur n'avait pas battu, son corps ne s'était alimenté en rien et, surtout, surtout, n'avait pas vieilli d'une seconde.

Le prix Nobel et la fortune !

Dès qu'il en aurait analysé les premières données, confirmé que tout allait bien, il en profiterait pour culbuter Clara, tiens ! Là, au milieu des appareils clignotants sa gloire à venir. Et par derrière. Avec la violence des grands hommes, la fougue des génies ayant fait progresser l'humanité, la puissance des géants !

Wagner plutôt que Debussy, finalement.

Tin tin-tin-tin-tin tin !

Il allait chevaucher la Walkyrie.

C'était merveilleux.

Zoltan ouvrit les yeux. Il ne vit d'abord rien de précis. Que du flou, des tâches, un ballet psychédélique. Beaucoup de gris. Des lumières trop fortes. Il cligna des paupières.

- Clara, dit-il, mes lunettes !

- Bien, Doctor.

» Vos lunettes, Doctor, ajouta-t-elle d'une voix qui lui parut *particulièrement* désagréable. Mais je vous préviens, vous risquez d'avoir un choc.

Quoi, un choc ?

- Il y a des séquelles, c'est ça ?

Clara se contenta de s'éclaircir la gorge, ce qui annula complètement le début d'érection homérique qu'il avait eu en se réveillant et le mit de très mauvaise humeur. De quoi parlait-elle, cette idiote ? Ou plutôt, de quoi ne parlait-elle pas ? Ne pouvait-elle s'exprimer clairement ? Et d'une voix un peu

plus douce, si possible, bon sang de bois ! Faisait-elle donc exprès de lui déchirer les tympans comme ça ? Elle devait avoir attrapé une angine, on aurait dit la voix de sa mère – alcoolique, grosse fumeuse et incroyablement vulgaire, comme de bien entendu. Une ancienne prostituée venue de l'est pour échapper à la misère et offrir une vie meilleure à sa fille, d'après ce que Zoltan supposait.

- Enfin, quoi, marmonna-t-il tandis que Clara lui enfilait maladroitement ses lunettes.

- Doctor, tenta Clara.

Il lui jeta un regard noir.

Et se mit à hurler.

Clara avait au moins 100 ans !

De sa chevelure blonde, il ne restait que du crin blanc et rêche attaché en une queue de cheval aussi sexy qu'un avis de paiement du troisième tiers. Toute la chair de son joli visage avait fondu, on aurait dit un squelette tendu d'une vieille peau aussi ridée, crevassée et striée de marques qu'un pneu neige. Son corps pareil. Et ses seins ! Dieux du ciel, où donc étaient passés ses seins ?

Et ses mains tendues vers lui, deux araignées malingres, tachées, ignobles.

- Ne me touchez pas ! hurla-t-il. Qui êtes-vous ? Où est Clara ?

Ça ne pouvait pas être Clara. Même pas sa mère. Sa grand-mère, à la rigueur, il y avait une vague ressemblance – plutôt la momie desséchée et revenue à la vie d'une de ses ancêtres via il ne savait quel rituel démoniaque et dans il n'osait imaginer quel but insane impliquant sûrement de se repaître de ses chairs et de son sang.

Il hurla derechef.

- Partez !

Et il s'aperçut qu'il était attaché.

Nu comme un ver.

Sur une table d'opération.

Au centre d'une petite pièce blanche, vide, sans fenêtre, éclairée aux néons.

Avec ce monstre sec penché sur lui, ridicule dans sa blouse blanche d'infirmière trop grande, une petite fiole à la main et un sourire à faire cailler le lait sur les lèvres. Zoltan ignorait même qu'on puisse devenir aussi vieux sans être cloué dans un fauteuil au fond d'un EHPAD sordide.

- Non, Doctor, dit la créature avec son accent épouvantable, je ne peux pas partir. Je dois m'occuper de vous. Vous avez dormi... Un peu plus longtemps que ce que nous... Que ce que *vous* aviez prévu.

- Un peu plus longtemps ? Qu'est-ce que vous entendez par *un peu plus longtemps* ?

Le sourire s'accroît, révélant une absence de dents assez répugnante.

Un sourire triste.

- 76 ans, Doctor. Vous avez dormi 76 ans. Je suis désolée, je n'ai pu avoir assez d'économies pour racheter votre laboratoire que le mois dernier. Un petit problème de calendrier, vous comprenez ?

76 ans ? Un petit problème de calendrier ?

Il en resta bouche bée.

- Enfin, vous êtes là, conclut-elle. C'est le principal.

Sauf que, au lieu de le détacher, au lieu de lui expliquer ce qu'il s'était passé, elle se saisit de son sexe et, sans plus le regarder, commença à le masturber. Avec une vigueur dénuée de toute trace de tendresse.

- Clara, qu'est-ce que...

- Chut, allons !

- Clara, je...

Elle s'interrompit le temps de le foudroyer du regard.

- Allez, Doctor, un petit effort.

Et ce furent ses seules paroles.

Zoltan hurla. Zoltan l'insulta, la menaça, la supplia. Zoltan se débattit tant qu'il le put. Rien n'y fit. Zoltan essaya bien de *ne pas* avoir d'érection et y

réussit à moitié, à moitié seulement. Peine perdue. Clara continua son petit manège mécanique le temps qu'il fallut. En silence. Dévouée à sa tâche. Efficace en fin de compte.

Zoltan renversa la tête en arrière, fixa le plafond blanc.

En se demandant qui de elle ou de lui était subitement devenu complètement fou.

Vingt-quatre heures plus tard, Zoltan avait été masturbé quatre fois. À quelque chose malheur est bon, comme le serinait la sagesse populaire : il n'avait plus du tout de problèmes d'éjaculation précoce. Bien au contraire. La situation était tellement effrayante, tellement clinique, tellement asexuée, qu'il fallait de longues minutes d'efforts à Clara pour obtenir un semblant d'érection. Sans parler du reste.

- Allez, Doctor, un petit effort, répétait-elle à chaque fois.

Déjà, si elle avait un peu monté le chauffage de la pièce, avait mis de la musique, lui avait montré des images un peu...

Mais non, rien.

Presque comme si elle espérait à chaque fois que ça ne marche pas. Ou qu'elle cherchait à lui faire payer quelque chose.

À chaque fois, elle recueillait sa semence dans une petite fiole, prenant bien soin de n'en pas perdre une goutte – ensuite, elle sortait en courant, l'air extatique et revenait avec un immonde brouet d'avoine qu'elle lui faisait avaler en le cajolant de sa voix de perceuse électrique à travers un tableau noir.

- Ah ! Doctor ! disait-elle, vous êtes la bénédiction de mes vieux jours !

Formidable...

Il avait bien essayé de tout lui recracher à la figure. Elle s'était contentée de hausser les épaules, était partie se laver et était revenue avec un autre bol d'avoine pour tout reprendre à zéro.

Il faisait ses besoins sous lui, elle venait régulièrement nettoyer, toujours calme et silencieuse – avec cet improbable sourire béat qu'elle avait depuis sa

première récolte, un air de vieille bonne-sœur qui aurait le privilège de discuter en tête-à-tête avec Dieu tous les matins au petit-dej' entre la biscotte sans sel et le café allongé.

Vingt-quatre heures à être réduit à l'état de sexe.

Il était temps que ça cesse.

- Clara, Clara, bégaya-t-il alors qu'elle venait de remplir la cinquième fiole sans lui accorder la moindre attention, Clara je vous en prie, écoutez-moi ! Vous ne pouvez pas continuer comme ça. Vous devez me parler, m'expliquer. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Pourquoi faites-vous ça ?

Il ne croyait pas au coup des 76 ans. Il n'y croyait plus. À bien y regarder, ça lui paraissait trop gros. Impossible. D'abord, n'ayant jamais eu l'autorisation officielle de l'université pour congeler un être humain, il avait dû se monter un labo secret dans sa cave et accepter d'être lui-même le premier cobaye. Il avait tout installé tout seul, il connaissait parfaitement la fiabilité de son installation. La probabilité que ses machines l'aient maintenu en vie pendant 76 ans sans dommages était d'à peine 5%. Ensuite, Clara en avait la clé de cette cave. Ils y avaient fait l'amour un nombre incalculable de fois. Elle connaissait parfaitement la procédure de réanimation. Qui aurait pu empêcher la jeune femme d'entrer et de le réveiller au bout des 48 heures prévues ?

Son histoire ne tenait pas debout.

Ce n'était donc pas Clara, même si elle lui ressemblait vaguement.

Ça ne *pouvait pas* être Clara.

L'hypothèse la plus probable était que Clara avait une vieille tante complètement cinglée qui, pour d'obscures raisons, avait décidé de prendre la place de sa nièce (après l'avoir tuée, probablement) afin de le torturer lui, en le masturbant toutes les six heures jusqu'à ce que mort s'ensuive. (Ce qui ne saurait tarder, il était épuisé.) C'était assez délirant, totalement illogique, ça aurait fait rigoler même le scénariste d'*Independence Day*, mais c'était ce qui

lui paraissait le plus plausible dans la situation présente. Et ça lui offrait une porte de sortie.

- Clara, je vous en prie, écoutez-moi, continua-t-il alors qu'elle semblait hésiter à s'enfuir en courant avec sa fiole comme elle le faisait d'habitude. Si vous me laissez attaché sur cette table, je vais finir par avoir des escarres, mes muscles vont s'atrophier. Déjà que je n'en ai pas des masses... Je vais mourir, Clara. Me nourrir ne suffit pas. Il faut que je puisse bouger aussi, marcher un peu. Sinon, je vais mourir. Mourir, Clara. Et vous ne pourrez plus continuer à faire...

Il hésita. À faire quoi ?

- Ce que vous faites, conclut-il.

Quoi que ce soit.

Elle sembla hésiter.

- Détachez-moi, susurra-t-il, agissons en adultes, soyons raisonnables et détachez-moi. Peut-être que, si vous m'expliquiez, nous pourrions continuer ce petit... jeu à deux, sans avoir besoin de ces liens. Allons, Clara, je vous en prie. Je ne suis pas votre ennemi, je vous assure.

Elle se redressa soudain.

- Demain, dit-elle.

Et elle sortit.

Zoltan dut se mordre la lèvre jusqu'au sang pour ne pas lui hurler l'énorme " salope !" qui lui obstruait soudain la gorge. Son envie de se débattre, de l'insulter, de baver, de... Ah bon sang, lui faire payer !

Mais la promesse de demain, c'était mieux que rien.

- Vous promettez ? Vous ne ferez pas de bêtise ? Vous allez coopérer ?

Zoltan secoua frénétiquement la tête.

- Promis ! affirma-t-il de son air le plus innocent.

Elle lui détacha une main, il ne fit rien. L'autre. Toujours aussi sage. Puis les pieds, sans cesser de le regarder. Il se contenta de s'asseoir lentement sur le

bord de sa couche en se massant les poignets. Comme un noir désirant survivre à un contrôle d'identité, se dit-il, ne montrer aucune hostilité, coopérer.

- Vous voyez ? dit-il.

Zoltan réussit presque à sourire.

Clara grommela quelque chose. Elle sembla hésiter, puis brandit son petit flacon.

- On commence par ça, prévint-elle.

Zoltan la regarda dans les yeux et écarta un peu les cuisses.

- Mais faites, très chère Clara, faites, dit-il, je ne demande pas mieux.

Elle avança la main, hésita une seconde. Puis elle se pencha imperceptiblement en avant. Ses yeux quittèrent ceux de Zoltan pour couvrir l'objet de son obsession. Et c'était exactement ce qu'il attendait.

Il ne s'était jamais battu de sa vie – du moins, il n'avait jamais vraiment essayé de rendre les coups qu'il avait pris de la part des autres mômes quand ils l'appelaient « le rat » et voulaient jouer à dératiser l'école. Les sales petites punaises ! Ce qu'il en avait bavé ! Mais il n'avait jamais osé. Se défendre. Il avait bien trop peur – et en premier de se casser tous les os de la main. Des représailles. D'échouer et de ne faire qu'aggraver les choses. D'ailleurs, aucun de ses tortionnaires ne s'était jamais attendu à ce qu'il essaye. Une sorte de *statu-quo*.

Zoltan n'avait rien d'un John Wick dont on vient bêtement de tuer le chien et voler sa voiture. Il n'avait pas vraiment de réflexes, aucune idée précise de la façon dont il faut frapper pour faire mal, pas l'habitude, pas vraiment de punch...

Mais c'était sur une grand-mère qu'il allait faire sa première tentative – ça équilibrait les choses et il était hors de question qu'il continue à se laisser faire sans réagir. Question d'honneur et de dignité.

La gifle prit Clara totalement par surprise autant que par l'oreille et elle en tomba à genoux entre ses jambes. Elle lui cogna le sexe avec son nez, ce qui

lui fit surtout mal à lui, lui arrachant un petit couinement apeuré et des réflexes d'animal traqué.

- Oh mais non ! siffla la vieille en essayant de se relever.

- Je fais un effort, espèce de vieille pie, cracha-t-il.

Sans plus réfléchir à ce qu'il faisait, il serra les poings, les leva aussi haut qu'il le put et frappa avec. De toutes ses maigres forces. Direct sur le crâne pelé de la vieille. Lui fermant la bouche de force et lui claquant le menton violemment sur le lit.

Victoire !

Ah ! Ah !

Maintenant, c'est qui le...

Malheureusement, sous la force du choc, ses mains rebondirent et vinrent lui frapper le nez. Assez fort, quand même.

Clara glissa au sol comme un vieux flan, assommée.

Zoltan s'allongea sur le côté en hurlant, se tenant le visage des deux mains, un peu de sang lui coulant sur le menton.

N'est pas John Wick qui veut.

Quand Clara se réveilla, c'était elle qui était attachée sur le lit et Zoltan qui la regardait d'un œil sombre. Mais là s'arrêtait la comparaison. D'abord parce qu'il lui avait laissé ses vêtements. Ensuite, parce qu'il avait du sang séché plein le visage et ne semblait pas particulièrement serein. Et que lui était resté tout nu.

Il pointa un doigt sur elle et lui hurla à la figure :

- Et maintenant, espèce de vieille morue, tu vas m'expliquer ce que c'est que ces conneries ! Où est Clara ?

- C'est moi, Clara, je te l'ai dit.

- C'est impossible ! Quoi ? 76 ans ? Parce que tu n'arrivais pas à récupérer un labo dont tu étais la seule en dehors de moi à connaître l'existence

et dont tu avais la clé ? À d'autres, la vieille ! Il va falloir arrêter de me raconter des salades ou je vais devenir vraiment méchant.

Elle eut envie de rire.

- Je ne t'ai pas tout dit, admit-elle à la place.

- Ah !

- Mais là-dessus, je ne t'ai pas menti. Je suis bien Clara. Et tu as bien passé 76 ans en hibernation.

- Non, ne...

- Attend ! Laisse-moi finir. Te souviens-tu de Jean-Louis ?

- Jean-Louis ?

- Jean-Louis Reladond. Tu t'en souviens forcément, il...

Zoltan cracha par terre.

- Ce petit hamster ! pesta-t-il,

Ce qui fit rire Clara.

- Mon pauvre Zoltan, dit-elle, toi tu le traites de Hamster ? C'est trop drôle. Tu ne t'es pas vu. C'était mon amant, tu le savais ? Oui, tu le savais. Tu ne disais rien. Tu pensais que ta découverte m'amènerait à me détourner de lui pour toi, n'est-ce pas ?

Elle rit encore et il eut envie de la frapper, de lui faire vraiment mal. Elle dut s'en rendre compte, car elle cessa brusquement de rire et reprit son récit.

- Tu te souviens qu'au début, je ne voulais pas que tu testes ton caisson sur toi ? Tu te souviens ? Comment j'ai changé d'avis ? Brusquement... Tu ne t'es jamais demandé pourquoi. Tu as dû croire que tu m'avais convaincue, que ta sotte d'assistante avait fini par se ranger aux arguments de ton génie...

» Mon pauvre Zoltan.

» Bref. Alors même que je te congelais, à ta demande, Jean-Louis était derrière la porte avec le champagne et une trique comme tu n'en as probablement jamais connu de ta pitoyable vie. Tu n'imagines pas à quel point ce salaud me faisait jouir ! Ses mains, comment il les utilisait sur moi, mon

Dieu... J'aurais vendu père et mère pour coucher avec lui ! Alors toi, mon pauvre Zoltan...

Elle rit encore, mais il ne la frappa pas. Il était atterré. Tout son monde venait de s'écrouler. C'était tellement évident, pourtant. Jean-Louis Reladond – « Dj-el-di » pour toutes les glousseuses de l'université qui lui tournaient autour en se dandinant et en rougissant.

Il avait toujours cru que Clara...

Toujours pensé...

Il recula, décomposé.

- Nous avons bu et baisé, et bu et baisé et re-bu et surtout re-baisé encore. Huit jours d'orgie pendant que tu dormais du sommeil du glaçon et que les machines enregistraient les données qui allaient nous rendre riches et célèbres. La plus belle semaine de ma vie !

- Tais-toi, souffla-t-il.

- Tu as voulu savoir, tu sauras. Je ne me tairais pas. Pars si tu ne veux pas entendre.

Zoltan se contenta de baisser la tête.

- Au bout de ces huit jours, nous avons fini par te murer dans ta cave. Aucun de nous deux n'arrivait à te débrancher de sang-froid. Ça aurait été un meurtre, tu comprends ? Avec préméditation. Un assassinat. Nous étions persuadés que, tôt ou tard, une avarie dans tes foutues machines, une coupure de courant, quelque chose finirait bien par faire le travail à notre place. Nous voulions revenir de temps en temps et, ta mort une fois constatée, Jean-Louis aurait simulé un accident dû au gaz oublié avant d'aller te coucher. Triste fin pour le pauvre docteur Zakowsky...

» Pauvre de nous !

- Tais-toi.

- Personne ne t'a pleuré, tu sais ? Il a même fallu plus d'un mois pour que l'université se décide à signaler ta disparition. Pas de famille, pas d'amis, des collègues, c'est triste à dire, mais plutôt soulagés.

» Mon pauvre Zoltan.

» La police a vaguement enquêté. Je leur ai servi le couplet du savant génial et incompris, déprimé et solitaire. Très secret. Ils ont conclu à une disparition volontaire comme il y en a, paraît-il, beaucoup plus qu'on ne croit. Probablement un suicide dont on retrouverait bien le corps un jour et puis voilà.

» En attendant que tes machines flanchent, Jean-Louis et moi étions occupés à réorganiser tes notes et expériences préliminaires pour pouvoir les présenter comme venant de nous. Très occupés à baiser, aussi, je te l'ai déjà dit, ça, non ? Ensuite, la nouvelle est arrivée et tout à basculé.

- La nouvelle ? balbutia-t-il, quelle nouvelle ? De quoi parles-tu ?

Elle hésita une seconde.

- Non, dit-elle. Ça, tu devras le découvrir tout seul. Tu verras, peut-être finiras-tu par regretter le temps des petites branlettes par ta vieille amie Clara. Tu verras.

- Tu es complètement folle !

- C'est le monde qui est devenu fou, mon pauvre Zoltan, c'est le monde.

- Et Jean-Louis ?

Elle haussa les épaules comme elle put.

- Il allait m'épouser. Je portais son enfant. Les résultats des tests étaient très encourageants. Tes notes étaient le plus ignoble fouillis que Jean-Louis ait jamais vu de sa vie, mais avec ce qu'il en avait extrait et les résultats donnés par le monitoring de ton sommeil, il pensait en avoir suffisamment compris pour mener ses propres expériences et aboutir.

» Quand tout a basculé, la faculté a exigé de réorienter toutes les recherches sur des sujets plus... Importants. Il allait perdre son labo. Il a voulu faire comme toi, pour leur prouver que c'était au point. Il le voulait son prix Nobel ! Et moi aussi, je le voulais, je l'ai encouragé.

Un ange passa.

- Il est mort, n'est-ce pas ?

- Oui, souffla-t-elle avec un sanglot. Quelque chose n'a pas marché. Je ne sais pas quoi. Une de tes satanées notes mal interprétée ? Peu importe. Le gel a fait éclater la moitié de ses cellules, comme pour un vulgaire steak haché. Il est mort sur le coup et moi j'ai perdu l'enfant que je portais. Ma vie s'est arrêtée ce jour-là.

- Et tu as attendu tout ce temps pour me réveiller...

- Oui...

» J'étais sous le choc. J'ai même failli mettre fin à mes jours. Je n'avais plus aucune raison de vivre. Alors te réveiller, te débrancher ou te laisser crever d'un problème technique dans ton petit caisson, quelle importance est-ce que ça avait ? Autant te laisser là, t'oublier, laisser le destin s'occuper de toi.

» Je n'avais pas compris ce que tu pouvais représenter. Je n'avais pas fait attention aux dates. À cette incroyable coïncidence...

» Bref, je te croyais mort. J'avais décrété que tu étais mort. Comme lui. De cette même expérience maudite. Je ne voulais pas revenir voir ça. Je ne sais pas trop ce qu'est devenue ta maison pendant toutes ces années, comment ça se fait que personne ne t'ai trouvé, qu'on ne t'ai jamais débranché, qui a payé l'électricité. Je ne sais pas.

» Je crois qu'au bout d'un moment, j'avais *vraiment* réussi à t'oublier. J'avais ma vie et puis le monde n'était pas vraiment propice à...

» En fait, c'est le hasard qui nous a réunis. Récemment, j'ai eu l'occasion de racheter ta maison dans le cadre d'un accord immobilier sur les surfaces cultivables. Ce serait trop long à t'expliquer, mais c'est mon métier, maintenant. Enfin, c'était. Ça l'est encore, pas trop le choix.

» Bref, quelle ne fut pas ma surprise, en abattant un mur, de tomber sur ton labo ronronnant comme au siècle dernier, avec toi au milieu, dans ton joli petit caisson, dormant du sommeil du juste, rêvant de moi, peut-être ?

Il ne put que hocher la tête.

- Quel gâchis ! Si seulement tu m'avais regardée autrement que comme un sex-toy, ou fait jouir ne serait-ce qu'une fois, même un tout petit peu... Peut-

être que j'aurais pu... Enfin, ce qui est fait, est fait, ça ne sert à rien de pleurnicher sur son sort. Je suis vieille et ma vie n'a pas été *que* moche. Je suppose que tu vas me tuer, maintenant que tu sais ?

Zoltan cligna des paupières. Hésitant et éberlué.

- Je devrais.

Mais il se contenta de lui tourner le dos et de s'enfuir du plus vite qu'il le put.

Quand Zoltan déboula dans la rue et dans le petit matin froid, il portait un pantalon de femme gris souris trop grand, un t-shirt et une sorte d'imper marron déjà passé de mode 76 ans plus tôt. Il ressemblait à un inspecteur Colombo plutôt mal travesti et passablement abimé par plusieurs nuits blanches et/ou abus de drogues diverses dont pas mal d'alcool.

En gros, une dégaine à faire peur aux passants.

Sauf qu'il marcha longtemps avant d'en croiser un, de passant.

Il se dit que ce devait être l'heure matinale.

Il marchait dans une ville qu'il ne reconnaissait pas. Quand on n'y fait pas particulièrement attention, rien ne ressemble plus à un trottoir bordé d'immeubles qu'un autre trottoir bordé de leurs immeubles jumeaux. Et Zoltan n'avait jamais fait attention à ce genre de choses.

Mais là, c'était pire que ça.

Aucune fenêtre ou presque n'était allumée. Il n'y avait aucune voiture garée dans la rue. On n'y entendait pas un bruit, même pas un véhicule des éboueurs dans le lointain. Aucun des cafés qu'il croisa n'était ouvert. Les vitrines des boutiques étaient vides d'articles à vendre mais pleines de poussières et de débris. De petites étiquettes de faillite et de recherche d'un acheteur collées un peu partout. Des panneaux de carton ou de bois déchirés et moisiss pour obstruer les fenêtres cassées.

Une ville presque vide, à l'abandon.

Il trouva ça tout de même assez étrange.

Il se demanda s'il n'était pas toujours congelé et en train de rêver cette situation grotesque – et vu la tournure du rêve ce n'était pas du tout bon signe - en plus du fait qu'il n'était absolument pas censé rêver pendant sa mise en suspend, bien évidemment.

Zoltan se dit qu'il serait temps que la véritable Clara le réveille.

Avant de partir, il avait cherché puis trouvé le petit frigo contenant le stock de fioles déjà remplies par Clara et bien pris soin de tout détruire. Il l'avait entendue hurler son désespoir tandis qu'il brisait les fioles avec une rage qu'il parvenait difficilement à maîtriser. Bien fait pour elle, cette...

À ce moment-là, si elle lui avait parlé au lieu de crier, il aurait été capable de retourner pour la tuer.

Au coin d'une petite rue, il tomba soudain nez à nez avec un troupeau de vaches. Enfin, un troupeau... Une dizaine de bêtes efflanquées, rongées par la gale, occupées à essayer d'arracher les derniers brins d'herbe poussants au pied d'un arbre inséré dans le trottoir.

Un arbre mort.

Zoltan resta à les regarder.

Deux vaches s'arrêtèrent de ruminer pour le regarder à leur tour, la queue battant leurs flancs maigres. Des vaches. En ville. Libres de leurs mouvements, sans personne pour les garder.

Zoltan battit des paupières - peut-être qu'à force de tout délocaliser chez eux, les indiens ont fini par coloniser le pays. Ces vaches sont sacrées, personne n'a le droit de les frapper et certainement pas de les manger.

Manger...

Zoltan se rendit compte qu'il était mort de faim.

Une des vaches meugla dans sa direction, d'un ton qu'il trouva particulièrement agressif et une autre commença à trotter vers lui.

Il s'enfuit en courant.

Il ne s'arrêta de courir que lorsqu'il fut certain que les vaches ne le poursuivaient pas.

Ou plus.

Coursé en ville par des vaches faméliques – ah il était beau, le futur !

Il fouilla dans sa poche et tritura la liasse de billets qu'il avait volée avant de partir de chez Clara. Il grimaça. Ils étaient libellés en EMS et émis par la BCSE. Avec des dates d'émission qui lui avaient fait froid dans le dos. À moins d'un coup monté particulièrement bien fait, la vieille bique lui avait dit la vérité. Il avait vu un journal, des calendriers des postes ou des pompiers dans un tiroir, plein de détails.

Il avait bien passé 76 ans à dormir.

76 ans...

Cela prouvait au moins qu'il avait eu raison, que ses théories étaient bonnes, qu'on pouvait suspendre la vie d'un homme sur une période assez longue et sans aucune séquelle – à moins de considérer Clara et sa manie du tripotage en flacon comme une séquelle.

Il ricana, un peu bêtement.

La pauvre fille, tout de même...

Puis, il haussa les épaules. Personne pour le pleurer, avait-elle dit ? Et bien, ça marchait dans les deux sens. Il n'avait personne à pleurer non plus ! À bien y réfléchir, il ne ressentait aucun *manque*. Pas vraiment de tristesse. Toute sa vie avait toujours été dédiée à la science et au Nobel qui ne manquerait pas d'en découler. Ce n'était pas une chaudasse arriviste et infidèle avec un accent horrible et un scientifique en carton trop stupide pour reproduire une expérience sans se planter qui allaient l'en empêcher.

Après tout, il était encore jeune, *lui*.

Et il ricana derechef !

Jeune et en pleine santé. Affamé ! Prêt à bouffer le monde.

Plus tard, à force de errer, Zoltan trouva enfin des gens.

Que des hommes. Au moins une trentaine. Tous à faire la queue devant un immense bâtiment gris que n'aurait pas renié le plus « dans la ligne du parti » des architectes de l'est dans les années 50-60. Une horreur triste et lugubre aux fenêtres trop rares. Avec une inscription au fronton en immenses lettres gravées profond dans la pierre :

BANQUE DU SPERME

Zoltan dut se frotter les yeux et relire plusieurs fois l'inscription pour se convaincre de sa réalité. Puis, il fronça les sourcils. Errer des heures dans une ville à l'abandon pour en trouver la population masculine à faire la queue devant la banque du sperme, ça avait tout de même quelque chose d'un peu perturbant.

76 ans, d'accord, mais quand même.

Des hommes faisant la queue et pour les encadrer : un policier.

- Ah ! fit-il, très satisfait.

Que cette garce de Clara finisse donc sa triste vie dans une geôle humide et nauséabonde, entassée avec d'autres psychopathes dangereuses dans cinq mètres carrés à se faire taper dessus par les gardiennes et violer dans les douches, tiens ! ça lui apprendrait à kidnapper les gens après les avoir trahis – et tout ça pour les masturber à heures fixes, en plus. Elle méritait bien la prison. Et c'était tout de même plus humain que de la laisser mourir de faim dans sa cave, attachée sur une table.

Non ?

Si !

Il se rua donc sur le policier d'un pas décidé.

Une heure plus tard, en sirotant une soupe infecte et trop chaude dans un gobelet en carton, Zoltan faisait beaucoup moins le fier.

On avait refusé de lui servir un café alors que tout le monde en buvait autour de lui – et sa soupe puait l’avoine chaude. De l’avoine ! Encore ! De qui se moquait-on ? Est-ce qu’un policier allait surgir pour le tripoter aussi ? Qu’est-ce que c’était que cette époque de fous ?

Zoltan était assis, au chaud, face à un inspecteur de police – OK - mais là s’arrêtaient ses rêves de vengeance envers la vieille folle. Le grand n’importe quoi grotesque continuait autour.

D’abord parce que l’inspecteur Zemane n’avait pas loin de 80 ans lui-même et donnait l’impression qu’il allait se fracturer tous les os de la main à chaque fois qu’il tapait une lettre de la déposition de Zoltan sur son clavier – ce qui, heureusement ou malheureusement, n’arrivait qu’une ou deux fois par minute. Ils n’avaient pas beaucoup progressé.

Ensuite, parce que toute la partie sur sa séquestration semblait le laisser de marbre. Il s’en foutait ostensiblement. Il ne cessait de se focaliser sur l’hibernation de Zoltan à laquelle, très curieusement, il semblait croire sans le moindre doute, sans avoir demandé à Zoltan de la répéter ou d’en apporter des preuves. Sur sa date de naissance, surtout – il la lui avait fait répéter seize fois.

Seize !

Et il l’avait vérifiée dans le système au moins deux fois plus, l’air à la fois ébahi et extatique à chaque fois. Manquait-on tellement de policier dans cette ville vide qu’on avait dû les remplacer par des officiers d’état-civil gâteux et obsédés par leur ancien métier ?

Enfin, parce que ce brave inspecteur Zemane portait autour du cou, perdu dans les poils blancs de son torse que laissait apparaître sa tenue pour le moins débraillée, un petit pendentif en or. Pas une chaîne, non. Un pendentif. Avec un objet stylisé au bout. Un objet que, malgré toute sa bonne volonté à imaginer être autre chose parce que ça ne pouvait décemment pas être ça, Zoltan avait dû se résoudre à admettre pour ce qu’il était : un pénis.

L'inspecteur Zemane portait un pénis miniature en or autour du cou pour pratiquer ses interrogatoires.

Et ça perturbait beaucoup Zoltan.

Qui ne pouvait s'empêcher de le fixer.

Il en était arrivé à regretter avoir abordé le policier en tenue.

Sans compter qu'il avait l'impression que tout le commissariat débarquait au rythme d'une personne toutes les cinq minutes, pour des prétextes tous plus grotesques les uns que les autres à seule fin de le *regarder*.

À la limite, il aurait préféré qu'on l'insulte ou qu'on lui tape dessus avec un bottin téléphonique pour lui faire avouer Dieu savait quoi, il aurait trouvé ça plus... normal. Dans les livres, dans les films, sans doute même dans la réalité, ça se passait comme ça. Pourquoi fallait-il que spécifiquement avec lui, ça ne se passe pas comme ça ?

- Et donc, dit l'inspecteur, vous êtes né au vingtième siècle.

Complètement bouché, le vieux !

- Le 17 septembre 1972, en effet. Vous voulez peut-être que je vous l'écrive sur un bout de papier pour vous en souvenir, ça fait dix-sept fois maintenant que vous me posez la question.

Il avait bien conscience que ce n'était pas une façon très polie de s'adresser à un inspecteur de police, mais il commençait à en avoir plus qu'assez.

- Ah ! oui, oui, dit l'inspecteur Zémane en hochant la tête. Non. C'est très surprenant. Vous faites plus jeune.

- Mais je SUIS jeune ! J'ai 41 ans ! Je viens de passer 76 ans dans un congélateur, coupé du monde. Je n'en ai été tiré que très récemment par une folle furieuse contre laquelle je voudrais porter plainte pour séquestration et... et... et sévices. Voilà.

- Ah d'accord, dit l'inspecteur Zémane. Du vingtième siècle. C'est dingue !

Zoltan poussa un gémissement.

La porte s'ouvrit à la volée et une femme entra.

D'abord, le prétexte à deux balles :

- Zemane, les gars m'ont dit que la clim ne marchait pas trop bien dans ton bureau, je suis venue voir.

Ensuite le long regard appuyé vers Zoltan. Elle avait de jolis yeux dans un visage assez ingrat. Quelque chose de porcine dans les joues, la peau rose trop vive et le nez retroussé. Peut-être la première personne jeune, très jeune même, qu'il croisait depuis qu'il s'était enfui de chez Clara.

- Ah bon ? dit Zemane.

- Ouais, tu sais qu'on ne plaisante pas avec ça, Zemane. À ton âge, un coup de chaud, ça peut être mortel.

- Oui, mais... tenta le vieux.

- Pas de mais, le coupa la jeune, je prends la relève. Allez, hop ! Dehors.

Le vieux fit mine de résister.

- Marie, marmonna-t-il, tu sais bien que tu n'as pas le droit de faire ça. Ils vont...

- Rien du tout, hurla Marie. C'est peut-être ma seule chance alors, tu dégages, Zemane ! ET TOUT DE SUITE !

Avec un sentiment grandissant de panique, Zoltan vit le vieil inspecteur sortir en trombe du bureau pendant que la jeune femme arrachait plus qu'elle n'enlevait tout le haut de son uniforme, faisant jaillir deux seins énormes et d'un blanc laiteux. Se cramponnant à sa soupe, il la vit verrouiller la porte de l'intérieur tout en se battant avec la ceinture de son pantalon avant de se tourner vers lui, une drôle de lueur dans le regard.

- Euh... Mademoiselle... tenta-t-il.

- Baise-moi ! Ordonna-t-elle.

- Pardon ?

Une de ses mains disparut dans son pantalon, l'autre attrapa un de ses énormes seins et les deux se mirent à bouger tandis qu'elle se dandinait devant lui comme dans un (très) mauvais porno.

- Je suis sûre que ça t'excite, pas vrai ? (Non, pas du tout. Il était mort de trouille, en fait.) Allez, baise-moi ! Je ferais tout ce que tu veux, tout !

- Mais enfin ! Glapit-il.

Réflexe nerveux : il vérifia qu'elle ne tenait pas de flacon vide à la main.

- Ah ! J'en peux plus ! cria-t-elle en se jetant sur lui.

Ses deux seins le percutèrent violemment, lui tapant la tête contre le mur derrière, l'assommant à moitié. Elle atterrit à califourchon sur lui, l'écrasant sous son poids. Une main lui saisit le sexe à travers le pantalon.

Sauf que tous les deux avaient oublié la soupe d'avoine chaude que Zoltan tenait à la main. Une soupe très, très chaude. Dans un gobelet en carton très, très fragile que la chaleur avait déjà très, très ramolli.

Mauvaise idée.

Le gobelet céda sous la pression et un liquide épais et bouillant les éclaboussa un peu partout – avec une prédilection pour le dessous de l'imposante poitrine de la fille et le bas du ventre de l'homme.

- Ah ! cria-t-elle en tentant de faire passer la douleur pour un râle de plaisir.

- Ah ! cria-t-il en ne tentant rien du tout sinon de ne pas tourner de l'œil alors qu'il avait l'impression d'avoir eu le bas-ventre écrasé sur une plaque chauffante de restaurant asiatique.

- C'est rien tenta-t-elle, c'est rien. Allez...

Mais ce n'était pas rien pour Zoltan. C'en était même beaucoup trop. Tirant des forces d'il ne savait où, il réussit à se relever, envoyant la jeune femme bouler contre le bureau. Après avoir un peu dansé la gigue dans une tentative assez infructueuse de faire tomber la soupe de ses parties intimes, il se

mit en garde comme un boxeur pour le cas où la folle aurait décidé de remettre le couvert.

Il en avait plus qu'assez de ce monde de dingues.

Il allait...

À la vue de Marie, vautrée en tas à ses pieds, sa colère retomba. La jeune femme sanglotait, des cloques apparaissant déjà sur la peau de sa poitrine, le pantalon et la culotte sur les genoux, humiliée et vaincue.

Zoltan tendit la main.

- Mademoiselle, tenta-t-il, relevez-vous et rhabillez-vous. Il doit y avoir un malentendu.

- Un malentendu ? Non. J'ai laissé passer ma chance, c'est tout.

- Votre chance ? Mais votre chance de quoi, par tous les diables ? Quelqu'un va-t-il enfin m'expliquer ce qu'il se passe ici, oui ou non ?

Elle le regarda avec le regard triste de la fillette qu'elle avait dû être avant d'entrer dans la police.

- Quelle chance ? répéta-t-elle. Mais la chance d'avoir un enfant, bien sûr. Quoi d'autre ? T'aurais pu au moins me donner ça, espèce de salaud !

Puis, elle se remit à sangloter.

Un enfant ?

De lui ?

Là, comme ça ?

Zoltan en resta abasourdi.

Et puis, fenêtres et porte explosèrent de concert. Des hommes armés firent irruption de tous côtés. Des petits points rouges de visée laser se mirent à quadriller la pièce.

- On ne bouge plus ! cria une voix mâle.

Le GIGN ?

Zoltan se rendit compte que le bordel ne faisait sans doute que *commencer*.

On l'emmena en limousine blindée.

Il était gardé en permanence par une demi-douzaine de colosses armés jusqu'aux dents – probablement des russes - Zoltan avait hérité d'un grand-père polonais l'opinion diffuse qu'un costaud blond et hostile était forcément russe - en tous cas des gars qui refusèrent d'échanger autre chose avec lui que des regards plus froids que la glace. On le changea plusieurs fois de voiture pour traverser des avenues désertes, des quartiers vides, des rues de fin du monde.

- Mais où sont donc passés les gens, demanda-t-il.

Regard de glace.

- OK ! OK ! ça va, j'ai compris.

Il fut amené dans une sorte de palace. Et, comme une femme de chambre déboulait d'un couloir un peu vivement, il fut plaqué au sol par les masses énormes de la moitié de son escorte pendant que l'autre moitié réduisait la femme à du crépi rouge sur les murs.

On ne lui laissa pas le temps de réfléchir à l'horreur de la situation. On se contenta d'exiger qu'il marche plus vite, qu'il coure presque. Pour finalement le jeter dans une chambre prestement refermée à clé derrière lui et inspectée sous toutes ses coutures par quatre des colosses avant que les deux derniers ne l'autorisent à y remuer un orteil.

Charmant !

Il put prendre un bain et mettre des vêtements un peu plus normaux – normaux par rapport au cadre, pour sa part, c'était bien la première fois qu'il mettait un costume de ce prix, bien coupé et à sa taille.

On le ré-embarqua dans la limousine.

- J'ai faim, osa-t-il.

Regard de glace.

- Oh ça va ! Et si j'ai envie de pisser aussi, je fais comment ?

Regard de glace, encore.

Mais on s'arrêta en trombe et un des colosses alla acheter...

... un grand bol de bouillie d'avoine.

- Super, dit Zoltan. Dans le futur, les hommes se font violer à tous les coins de rue et ils mangent de la bouillie d'avoine. Vraiment super.

Regard de glace.

- Me dites pas que c'est en bouffant ça que vous êtes devenus costauds comme ça, si ?

Regard fuyant – agitation, malaise. Mais il n'en tirerait rien de plus.

- Et ben, railla Zoltan, avec des boute-en-trains comme vous, ça doit être la fête tous les soirs à la maison ! Vos gosses doivent bien se fendre la poire !

Il crut sa dernière heure arrivée quand un des colosses se jeta sur lui, poing levé, prêt à frapper. Avec un bras de cette taille, il ne faisait aucun doute que le poing ressortirait de l'autre côté de sa tête, parsemé de dent, de petits bouts d'os et d'une bonne moitié de sa cervelle. Adieu Zoltan !

Mais, dans la même seconde, un autre arrêta le premier en retenant son bras.

Echange de *regards de glace*.

Les deux se rassirent.

Zoltan soupira.

Il ne toucha pas à sa bouillie d'avoine.

Il poireautait depuis près d'une heure dans un salon de réception vide, attablé devant un nouveau bol de bouillie d'avoine (mais un bol en argent, celui-là, avec de jolies dorures), toujours surveillé par ses six molosses bien alignés derrière lui, quand la porte s'ouvrit sur une femme élégante, entre deux âges, coiffée d'un impeccable chignon trop brun pour ne rien devoir à la coloration. Elle marcha vers lui le menton haut, la démarche féline, comme quelqu'un habitué à attirer l'attention autant qu'à exercer le pouvoir.

- Monsieur Zakowsky, dit-elle en lui tendant la main.

Elle avait une voix assez agréable, très musicale. Elle ne semblait pas hostile. Pourtant Zoltan se leva d'un bond, refusa la main tendue et alla se planquer derrière ses gardes.

- Elle va vouloir me violer, dit-il à celui qu'il pensait être le chef, celui qui avait empêché son collègue de lui éclater la tête quelques temps plus tôt.

Regard de glace.

Elle rit, d'un rire de flûte légère, un ravissement.

- J'ai peur que ces dernières heures ne vous aient donné une bien piètre image des femmes de mon époque, monsieur Zakowsky, dit-elle. Laissez-moi arranger ça. Je n'en veux pas à votre semence, je vous le jure. Du moins, pas tout de suite et pas directement.

Zoltan fronça les sourcils.

- Qu'est-ce qui me le prouve ? demanda-t-il. Et comment ça *pas tout de suite et pas directement* ?

Elle lui sourit.

- Mon âge vous le prouve, d'abord. Et le fait que j'ai déjà trois enfants. C'est bien plus que ne peuvent en dire la plupart des femmes de notre pauvre pays.

- L'âge ne veut rien dire. Clara était vieille.

- Votre ancienne assistante ? Oui. Elle est en fuite, vous ne l'aviez pas très bien attachée, on dirait. Vous n'êtes pas vraiment le roi du noeud, si je peux me permettre.

- Je préférerais que vous ne parliez pas de problèmes de noeud en ce qui me concerne si vous voulez que je vous accorde quoi que ce soit, y compris mon attention.

- Comme vous voudrez.

- Donc Clara s'est enfuie.

- Oui. Elle ne pourra pas aller bien loin. Elle n'en a pas les moyens vu que vous avez bien pris soin de détruire sa récolte.

- Je ne comprends rien.

- Je vais tenter de vous expliquer, c'est promis. Ne viendrez-vous pas vous asseoir ?

- Je n'ai toujours pas confiance en vous.

Elle sourit de nouveau, mais sans la moindre chaleur.

- Messieurs, ordonna-t-elle aux molosses, si je fais mine d'agresser sexuellement monsieur, vous me logerez une balle dans la tête afin de le protéger.

Flottement. Echange de *regards de glace* sacrément fondue. Mais finalement, le chef hocha la tête et Zoltan comprit, non sans une certaine angoisse, que ni elle ni eux ne plaisaient. Qu'ils le feraient *vraiment*. Il fallait arrêter ce petit jeu stupide avant que quelqu'un ne soit blessé. Ou pire.

- Inutile d'en arriver à de telles extrémités, bougonna-t-il en revenant s'asseoir, acceptant cette fois de lui serrer la main.

- Bien, dit-elle. Que voulez-vous savoir ?

- Et bien, pour commencer, qui êtes-vous ?

- Vous ne le savez vraiment pas, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une mauvaise blague que vous nous faites ?

- Non, je ne le sais vraiment pas.

Son sourire redevint chaud et accueillant.

- Je m'appelle Céline Sarkozy-Mélanchon, dit-elle, et je suis Miss France !

Allons bon.

Elle lui expliqua, comme elle l'avait promis.

C'était la fin du monde.

En trois étapes.

Étape 1

Un obscur ingénieur agronome, sous-chef d'équipe travaillant pour une des plus grosses boîtes du secteur avait réussi, tests cliniques à l'appui, à produire un pesticide apparemment totalement sans danger pour l'homme et les bêtes et même entièrement biodégradable en trois mois.

En plus de ça, un produit miracle ! Capable de doubler, voire tripler la production de n'importe quel champs sans apport supplémentaire d'eau – un phénomène entièrement nouveau d'osmose génétique ciblée permettant un coup d'accélérateur sur la croissance des plantes cultivées. Très peu de gens comprenaient *comment* ça marchait mais tous s'accordaient à constater les résultats. Et ils étaient fantastiques.

Ça, Zoltan s'en souvenait vaguement, il avait entendu parler de la découverte peut-être un an avant sa mise en sommeil. Deux ans ? Une sacrée découverte, cela dit. Qui comme toutes les sacrées découvertes avait vite été remplacée par autre chose dans les préoccupations des gens. Les délais de validation et de fabrication, tous toujours très longs n'intéressaient pas trop les médias.

Étape 2

Ce dont Zoltan ne pouvait pas se souvenir, c'était qu'on avait commencé à utiliser le produit miracle de manière massive à l'échelle planétaire pile le lendemain de sa congélation.

- Vous n'avez donc jamais été exposé au produit, monsieur Zakowsky, avait dit Miss France avec une étrange exultation dans la voix - n'est-ce pas là une merveilleuse coïncidence ?

- Hum... Si vous le dites...

Étape 3

On avait découvert que le prix Nobel de la paix, le fameux agronome, le sauveur de l'humanité était en fait un éco-terroriste infiltré, un complètement allumé, un dingue de « Notre Mère Gaïa » rongée par le « cancer de l'humanité

purulente » - un fou génial qui, avec son équipe, avait décidé de sauver l'équilibre de la planète en détruisant la race humaine.

- Aux grands maux, les grands remèdes, avait-il dit à son procès, avant que la foule ne déborde le service de sécurité et ne le lynche.

Le pesticide ne rendait pas malade. Il ne tuait directement personne. Non.

Il rendait juste les hommes stériles.

Complètement stériles.

Plus rien, plus de gamin.

Et comme il était rapidement biodégradable on se rendit vite compte qu'on en retrouvait le principe actif dans à peu près tous les animaux, d'élevage comme sauvages, dans les poissons, dans les légumes, dans les céréales, dans les fruits, partout – manger rendait stérile, ne pas manger rendait mort et on n'y pouvait rien du tout.

Le monde s'était soudain mis à courir vers sa fin.

On avait même passé le point Total – pas celui qui donne une assiette gratuite, non, celui, tout théorique, où le manque de réserves de pétrole pour les besoins de l'humanité basculait dans le manque de réserves d'humains pour brûler les-dites réserves de pétrole.

- Au final, ce sont les vaches qui seront la prochaine espèce dominante, dit Miss France. Nous en élevions tellement, avant... Et elles n'étaient pas touchées par le produit, elles. La plupart se sont échappées, tous les veaux non mangés sont devenus des adultes tout à fait aptes à se reproduire. Les dernières estimations avoisinaient une population totale d'environ 85 milliards de têtes.

- Affolant !

- N'est-ce pas ? Quand nous aurons disparu, c'est la vache qui sera l'espèce dominante sur Terre. Enfin, ce qui me rassure, c'est qu'elle aura toujours des problèmes de réchauffement climatique, hein ? On lui laisse un héritage bien merdique, à la vache. Pas sûr qu'elle garde l'hégémonie très longtemps.

En 2025, il était né 28.000 enfants dans le monde, seulement.

Et le chiffre n'avait pas cessé de se réduire ensuite. Il ne naissait plus que des bébés éprouvette. Le monde vivait sur ses maigres stocks de banque du sperme des donateurs d'avant l'événement.

Donner son sperme était devenu obligatoire.

- Mais même les intégristes de la bouillie d'avoine n'arrivent à produire que quelques millilitres utilisables par an, soupira miss France. Et encore, les grossesses qui s'en suivent finissent-elles le plus souvent par des fausses couches.

- Mais qu'est-ce que vous avez tous avec votre foutue bouillie d'avoine ?

- Oh ! Pardon. Personne ne vous a dit ? L'avoine est le seul aliment qui ne véhicule pas le principe actif du produit, le seul qui ne rende pas stérile. Certain pensent même que sa consommation exclusive est capable d'en faire reculer les effets. Mais rien n'a été jamais prouvé vraiment. Comme je vous l'ai dit, si ses fanatiques arrivent à produire une dizaine de bébés par an, c'est déjà beaucoup. Et c'est à peine plus que la moyenne des autres populations.

- Mais c'est effrayant !

- N'est-ce pas ?

Il y eut quelques conflits armés, mais on s'aperçut vite qu'en l'absence d'enfants à retrouver à la maison en rentrant de la guerre pour perpétrer son nom, beaucoup de soldats préféreraient désertir.

Les conflits furent réduits, et locaux.

Israël faillit être rayé de la carte par une coalition de pays arabes. Et puis, un prédicateur particulièrement persuasif surgit d'on ne savait où en prétendant, d'abord être le nouveau prophète, ensuite que l'humanité serait sauvée par l'union charnelle des peuples du livre. Dieu savait pourquoi, on le crut et tout le Moyen-Orient se mua en une gigantesque partouze inter-ethnique et inter-religieuse.

- Il n'en est pas né un seul gamin de plus, bien sûr, mais au moins, ça a réglé le conflit israélo-palestinien.

La dernière véritable guerre avait eu lieu en février 2061, entre l'armée indienne (803 hommes) et l'armée pakistanaise (763 hommes) pour le Cachemire – quand, après une centaine de morts de part et d'autre on se rendit compte qu'il ne restait que 1028 habitants au Cachemire, dont les neufs dixième avaient plus de soixante ans, les deux généraux rivaux haussèrent les épaules, accordèrent l'indépendance totale à la région et rentrèrent chez eux.

Le désespoir, les suicides, la sous-alimentation, qu'elle soit le fait d'avant la crise ou de la peur des effets du produit après firent beaucoup plus de morts que les conflits.

Beaucoup, beaucoup plus de morts.

Et rien que le temps qui passait... La pendule du salon, qui dit oui, qui dit non, qui ne dit plus que non et qui se met à passer les heures comme des secondes.

- Aujourd'hui, dit Miss France, notre pays est un des plus peuplés au monde, avec presque un demi-million d'habitants sur le territoire national. Quand on a ouvert les réserves des banques de sperme sur le territoire, nous nous sommes aperçu que nos compatriotes avaient été dignes de leur réputation !

Elle se permit un petit sourire.

- Au début, toute l'économie s'est basée sur les réserves de sperme fécond. Nous étions le seul pays à avoir conservé un triple A, et de loin ! D'ailleurs, la principale agence de notation, la dernière, avant qu'elle ne ferme aussi, en 78, s'appelait Durand & Martin. Vous voyez le truc.

- Mais, les Etats-Unis ?

- Oubliés, balayés ! Ces couillons de puritains avaient à la fois la plus grosse industrie porno du monde et les réserves de sperme parmi les plus basses. À égalité avec l'Iran ! Ah ! ça leur a fait un sacré chocs aux amerloques que ça soit pas à eux de sauver le monde.

» Leur première réaction a été d'envahir l'Amérique centrale au nom de la Démocratie et de la Sauvegarde de l'Humanité pour faire main basse sur des réserves plus importantes.

- Et ?

- Et quoi ? Tout en finesse, bien sûr. À l'américaine. Après avoir massacré la moitié de la population, ils se sont rendu compte qu'une andouille au Pentagone avait mélangé les cartes d'implantation des sites militaires avec celles des banques du sperme. Ils les avaient toutes fait sauter. Tintin pour les armes de reproduction massive ! On est passé à deux doigts de l'apocalypse nucléaire, tellement ils étaient furax et persuadés que c'était un coup des russes ou des chinois, mais ils ont fini par lâcher l'affaire. Ils sont rentrés chez eux et depuis, plus de nouvelles. C'est l'APF qui mène l'économie mondiale, maintenant, ou du moins ce qu'il en reste.

- APF ?

- Alliance des Pays Fertiles. Le top 10 des pays avec banques de sperme bien remplies. Que des ex pays du sud à part nous.

- Incroyable !

- N'est-ce pas ?

Miss France ?

- Toute l'économie est tournée vers la recherche d'une solution au problème de fertilité. Tout ce qu'il reste de l'économie, en tous cas. Les échanges avec les autres pays se réduisent comme peau de chagrin. Même au sein de l'APF. Les échanges intérieurs aussi. Encore quelques années et on en sera revenu aux fermes autarciques faisant du troc entre elles. Sauf qu'elles seront tenues en majorité par des vieillards.

» On a supprimé la retraite, évidemment, mis les rares mêmes qu'on avait au boulot dès onze ans, mais rien n'y fait. On ne trouve pas de solution et on galope vers notre extinction.

» Il n'y a pas vraiment besoin de dirigeants *politiques* pour un pays, de nos jours.

» Mais les gens aiment bien voter, ça les rassure. Alors, on a gardé Miss France et on y a accolé la fonction de représentation puis de guide du pays. Ça fait maintenant seize ans que je suis Miss France. Mes deux papys ont été présidents, ça rassure les gens de me savoir là, comme une sorte de synthèse de l'ancien monde, vous comprenez ? Chez les plus de cinquante ans, je fais presque 100% des votants.

Zoltan hocha la tête.

Tout de même...

- Mais, mais, mais, finit-il par balbutier, et moi dans tout ça ? Qu'est-ce que je viens faire là-dedans, moi ?

Pour la première fois, elle parut réellement surprise.

- Vous ne voyez pas ? Mais enfin, monsieur Zakowsky, vous venez du monde d'avant ! Vous n'avez pas été contaminé par le pesticide puisque vous avez été congelé *avant* qu'il ne soit répandu partout. L'étude de ce que nous avons pu sauver de votre sperme retrouvé chez Clara le confirme : vous êtes fertile ! Et même étonnamment fertile ! Avec les techniques que nous maîtrisons encore, vous pouvez engrosser toutes les femmes de France chaque année jusqu'à vos quatre-vingt ans au moins ! Et tous les fils issus de ces unions, s'ils sont nourris exclusivement d'avoine, pourront peut-être à leur tour engendrer. Nous pourrions louer nos reproducteurs aux pays voisins, repeupler la Terre !

- Mais, je ne comprends pas. Vous disiez que nous avions des réserves ! Vous n'aviez pas besoin de moi pour engendrer des reproducteurs.

Elle baissa la tête, se mordant la lèvre, pour la première fois visiblement gênée par ce qu'elle allait dire.

- C'est ce que nous avons fait, c'est ce qui explique que nous soyons encore si peuplé mais...

- Mais quoi ?

- Je crains, monsieur Zakowsky, que les miss précédentes ainsi que les investisseurs privés qui détenaient les réserves n'aient été un peu trop... pressées, pour les unes de repeupler la France et pour les autres de se les faire en or à défaut d'en tirer des rejetons !

» Nous avions encore trop d'incertitudes à l'époque, notamment sur l'avoine. Nous ne savions pas exactement quels aliments propageaient le composé ou non. Beaucoup de théories et de mouvements sectaires aussi. Si vous saviez ce que certains de ces pauvres gosses ont été obligé de manger...

» La presque intégralité de nos réserves y sont passées pour rien, monsieur Zakowsky. Les miss ont fini en prison. Les actionnaires, non. Ils avaient de bons avocats. Ils ont été enterrés dans des tombeaux en or massif pour la plupart. Et tous les bébés garçons engendrés à cette époque qui ont aujourd'hui entre 25 et 30 ans, sont tout aussi fertiles que le reste de la population masculine, c'est à dire pas du tout.

» Il ne nous reste presque plus rien. Rien d'utilisable.

Zoltan repensa à ses gardes du corps et regretta de s'être moqué d'eux dans la voiture. Ce devait être une situation pénible pour eux. Il se retourna pour leur adresser un sourire.

Regards de glace.

Petits cons !

- Monsieur Zakowsky, vous êtes notre dernier espoir de générations futures viables. Dans vos couilles se trouve l'avenir et la grandeur de la France, l'avenir du monde et la survie de la race humaine !

Il eut comme l'impression d'entendre la Marseillaise. Il se voyait déjà – la Légion d'honneur, le prix Nobel, une photo dédicacée de Miss France. Peut-être même le droit de se reproduire d'une manière un peu moins... clinique, avec toutes les françaises un peu bien foutues. Il repensa à la policière qui lui avait sauté dessus mais... Non. Il pouvait se montrer un peu plus sélectif que ça. Il le pouvait.

Il était le sauveur de l'humanité tout de même !

Et puis, l'orchestre rata une note, sa marseillaise se fit marche funèbre.

- Ce pesticide, dites.

- Oui.

- Il est toujours dans les aliments que vous mangez ?

- Oui, comme je vous l'ai dit. Sauf dans l'avoine. Là a été l'erreur de mes devancières, de croire qu'il deviendrait inoffensif avec le temps. Ce n'est pas du tout le cas. Et il n'affecte que les hommes, question de chromosomes.

- Et il est très... comment dire ? Actif ?

Miss France éclata d'un petit rire nerveux.

- Vous m'inquiétez, dit-elle, arrêtez. Oui, extrêmement actif. Une seule bouchée de n'importe quoi qui ne soit pas de l'avoine et s'en est fini des petits Zoltan ! Dieu merci, Clara le savait, elle a fait ce qu'il fallait. Tout le monde a fait ce qu'il fallait. Sans cela vous seriez déjà perdu pour nous et le monde avec vous. Mais les analyses...

Elle se tut.

Zoltan venait de tourner de l'œil.

- Dieux du ciel, dit-elle.

En sortant de chez Clara, il avait eu très faim, les émotions...

Et puis, le coup des vaches...

Un McDo curieusement ouvert bien que désert, quelques billets.

Un cheeseburger, une grande frite et un coca. Le tout sorti d'un automate.

Et voilà. Comme le disaient déjà les nutritionnistes de son temps, l'humanité ne s'en relèverait pas.